

—Par qui ?
 —Par un banquier américain, de Rio-de-Janeiro.
 —Le nom de ce banquier ?
 —Peterson.
 —C'est toute une histoire, je le devine. Racontez, notaire.
 —Il m'est défendu de la révéler.
 —Peterson la dira.
 —Peterson est mort depuis longtemps.
 —Le nom de la famille ?
 —Clotilde n'a pas et n'aura jamais d'autre nom que ce nom de Clotilde.

—Ce qui veut dire qu'il y a là un secret, que de ce secret vous êtes le confident et qu'il vous est défendu de le révéler ?

—Oui.
 —Vous me parliez d'une mauvaise nouvelle tout à l'heure ?
 —Je voulais faire allusion à ce mariage.
 —Selon vous, Daniel ne peut épouser cette jeune fille ?
 —Il ne le peut.
 —Raison d'honneur, n'est-ce pas ?
 Le notaire ne répondit rien.
 —Vous êtes le tuteur de Clotilde ?
 —C'est moi, comme mon père, qui ai le soin de sa fortune.
 —De sa fortune ? fit le magistrat, avec un haut-le-corps.
 —Plus de trois millions.
 —Qui proviennent ?

Le notaire se tut, pour la seconde fois.

Jean-Joseph comprit.

—Vous avez raison, Chavarot, mon fils ne peut l'épouser.

—Il l'épousera ! J'ai fait le voyage de Saint-Benoît exprès pour lui faire entendre raison. Il est amoureux fou.

Jean-Joseph, debout, avec un geste de la tête qui le grandissait encore et avec un sourire d'une incroyable dureté :

—Tranquillisez-vous, notaire. On ne fait pas de ces mariages-là dans notre maison....

—Je le souhaite de tout mon cœur....

—Mais vous n'y croyez pas ?....

—J'ai dit seulement : " Je le souhaite."

Le procureur général eut un nouveau sourire, calme dans sa force, point du tout ému.

Evidemment il ne doutait pas.

Chavarot prit congé de lui, malgré tout un peu plus rassuré, et Jean-Joseph, à peine le notaire était-il parti, envoyait à Daniel la dépêche suivante :

" Revenez à l'instant."

L'ordre était bref, formel.

Daniel obéit.

Lorsque, deux jours après, père et fils furent en présence, ils s'abordèrent avec contrainte ; Daniel avait avancé la main, Jean-Joseph ne la prit pas.

En rentrant dans le vieil hôtel, immense, froid et humide de la rue du Châtelet, où étaient nés tous les d'Hautefort depuis des centaines d'années, Daniel se sentit repris de la terreur superstitieuse que lui avait inspirée son père, en toute sa vie.

Il dut faire un violent effort sur lui-même pour paraître calme quand il pénétra dans le grand salon aux meubles antiques qui semblaient perdus en cette vaste pièce, tant ils étaient rares.

Son père, debout, et qui venait d'être prévenu de son arrivée, l'attendait.

—Ainsi, dit-il rendant à Daniel la lettre apportée par Chavarot, cette histoire n'est pas une plaisanterie ?....

—Mon père, me suis-je jamais permis de plaisanter avec vous ?

—Vous voulez vous marier avec cette jeune fille ?

—J'espère que vous ne vous y opposerez pas ?

Le procureur général eut un petit rire sec.

—N'en parlons plus, n'est-ce pas ?

Daniel sourit un peu, son cœur se serrait.

—Mon père, dit-il, je croyais au contraire que vous m'aviez fait venir pour en parler longuement avec vous.

—Ce mariage ne se fera jamais.... Aussi longtemps du moins que vous ne pourrez m'expliquer qu'elle est cette jeune fille et d'où elle a tiré sa fortune.

—Peu m'importe de qui elle est fille.... et qu'ai-je à me préoccuper de sa fortune ?.... Supposez que Clotilde soit de parents indignes. Est-ce sa faute et serait-il juste de le lui reprocher ? Quant à elle, je suppose que vous lui épargnerez, ainsi qu'à moi, l'injure de douter de sa loyauté. Elle sera la plus adorable des femmes ; pour vous, mon père, la plus tendre, la plus dévouée et la plus aimante des filles. Est-ce cette fortune qui vous rend inquiet ? Je comprends vos hésitations et je m'en suis déjà expliqué avec Chavarot, il aurait pu vous le dire. Cette fortune dont l'origine est inconnue, je ne puis l'accepter et d'accord avec Clotilde nous la consacrerons tout entière à des œuvres de bienfaisance, jusqu'au dernier sou. Cela ne vous enlève-t-il pas vos scrupules ?

—En aucune façon. Et je suis surpris que vous alliez jusqu'à discuter. Ce mariage ne se fera pas, mon fils, car il pourrait être pour vous comme pour moi, comme pour toute notre famille, une source de grand malheurs. Supposez que les parents de cette jeune fille, dont je me plais à reconnaître les vertus, puisque vous les affirmez, soient encore vivants....

—Ils sont morts, Georges le sait.

—Supposons que ce père et cette mère soient des gredins de la pire espèce....

—Qui l'apprendra ?

—Supposez que ce secret vienne à être découvert ?

—Comment ?

—Voyez-vous le scandale ? Comment n'avez-vous pas songé à tout cela ?

—Encore une fois, ce ne serait pas la faute de Clotilde si elle est née d'un père indigne, et rien ne me prouve que vous avez raison. Il peut se faire qu'on ait eu besoin de cacher sa naissance pour cent motifs puissants. Et cela m'expliquerait assez l'origine de sa fortune.

—Si vous étiez libre, indépendant, si vous n'aviez pas à supporter vaillamment le lourd fardeau d'un nom comme le nôtre, vous pourriez l'épouser. Mais songez à quelle famille vous appartenez, une famille de magistrats qui ne peut, de par l'autorité de ses mœurs et sa situation sociale, supporter la moindre souillure. Si j'étais certain que rien ne viendrait, dans l'avenir, justifier mes craintes trop justes, je vous dirais : " Vous aimez cette enfant, prenez-la ! " Pouvez-vous me donner cette certitude ?

—L'avenir ne nous appartient pas.

—C'est possible. Vous voulez dire qu'il est à Dieu ? Il est pourtant bien un peu ce que les hommes le font, car ce sont eux qui préparent l'avenir. Enfin, je vois que mes raisons ne vous ont point convaincu....

—Non.

—Elles n'ont rien changé à votre résolution ?

—Rien, mon père.

—Je m'opposerai de tout mon pouvoir à ce mariage.

—Je m'y attendais.

—Et vous êtes prêt à vous révolter ?

—Je vous respecte et vous aime, mais je ne puis me faire le complice d'une chose injuste.

—Ainsi, vous irez jusqu'à méconnaître mon autorité ?

—J'espère que vous ne m'y contraindrez pas.

—Jamais je ne vous donnerai mon consentement. Et je compte que votre respect ira jusqu'à ne point recourir aux moyens suprêmes que la loi met à votre disposition.

Daniel ne répondit pas.

Il était effrayé de son audace. C'était la première fois qu'il parlait ainsi à son père. Dans la famille, la volonté du magistrat avait toujours été écoutée. On s'inclinait devant elle, si dure et si injustifiée qu'elle fût. Jean-Joseph, devant cette résistance, se sentait envahi par une colère terrible. Les veines de son cou se gonflaient, sa figure si blême d'habitude était, par instants, colorée.

Il n'ajouta pas un mot, pendant les quelques minutes de silence redoutable qui suivirent. Il restait droit, cloué par sa fureur, au milieu du salon, les bras croisés et les mains crispées, enfoncées dans sa redingote noire.

Tout à coup, il décroisa ses bras et sa main se tendit, montrant la porte restée entr'ouverte sur le long et obscur corridor dallé de l'hôtel :

—Je vous chasse !!

Daniel inclina le front lourdement, comme s'il avait reçu un coup de marteau en plein crâne.

Il eut une protestation, d'une voix balbutiante et les yeux remplis de larmes :

—Mon père !

Mais Jean-Joseph ne desserra pas les lèvres et sa main restait tendue.

Daniel passa, humble et frémissant, devant cette statue vivante, plus rigide et plus froide et plus insensible, certes à cette heure, que les statues de marbre, Minerve et Thémis, qui ornaient de chaque côté le péristyle de l'hôtel.

Dans le corridor, ses pas sonnaient plus sonores, il lui semblait que l'écho, tout au fond, soulevait les imprécations mystérieuses de toutes les générations de ses ancêtres. Le froid humide de cette obscurité l'enveloppait. Il y faisait toujours nuit, même en plein jour. Un frisson de fièvre le parcourut.

Sur le perron, il fut ébloui par le grand soleil éclatant qui inondait la cour pavée.

Et aveuglé tout à coup, il chancela.

—Je vous chasse.

JULES MARY.

A suivre